

A detailed topographic map of a mountainous region, showing contour lines, peaks, and valleys. The map is rendered in black lines on a white background, with a prominent river valley running vertically down the left side.

LA TRAVERSÉE DES MENSONGES

Joseph Agostini

EXTRAIT

EXTRAIT

La traversée
des mensonges

Ouvrage dirigé par François SIROT

Envolume

Des auteurs pour des lecteurs

© Neuronés Communication pour Envolume

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

Joseph Agostini

La traversée des mensonges

A mon père

Cette nuit-là,

Fabienne ne souhaita pas, pour des raisons qui la dépassèrent, appeler ses autres enfants, Nina, Georges et Francescu. Sans doute parce que Thomas est cardiologue. Sept fois, l'appel à Thomas a sonné dans le vide, puis a basculé sur répondeur. Fabienne n'a pas eu la force de parler et y déposa un souffle de quelques secondes, entrecoupé de sanglots.

THOMAS

La nuit de la mort de mon père fut sans doute la nuit la plus excitante de ma vie. Je vais vous la faire courte par décence. Quoique, non. On ne peut pas faire courtes ces choses-là. Elles sont tellement rares que, quand elles vous arrivent, il s'agit de les honorer le mieux possible. Je m'appelle Thomas Santini, j'ai trente-six ans et je suis cardiologue à Bastia. J'ai deux enfants, Maé et Virginie, de respectivement trois et six ans. Je les ai eus avec une femme formidable, Chloé, gynécologue à Pietranera, à deux pas du centre-ville. Nous nous sommes connus pendant nos études, je suis resté avec elle dix-sept ans de ma vie. Et puis, un beau jour, je suis tombé amoureux de sa meilleure amie, Véronique, une infirmière. J'ai tout de suite compris que cela n'allait pas être une histoire de cul à consommer à emporter ou sur place, comme la plupart des anecdotes croustillantes colportées par mes collègues avec des infirmières. Chloé m'avait présenté Véronique au début de notre relation, nous nous voyions régulièrement, étions même partis en vacances ensemble avec son mari, Jean-Christophe, et leurs deux jeunes enfants, Enora et Charly. Je n'appréciais pas particulièrement Jean-Christophe, qui était médecin lui aussi, mais j'avais déjà une profonde affection pour Véronique, sans toutefois me poser la question de savoir si je la trouvais ou non bandante. Sur un malentendu, nous avons couché ensemble. Je ne me souviens plus exactement dans quel contexte. Ah oui, c'était pendant le cours de judo de Charly et Virginie. Nous avions une heure à tuer, nous sommes montés dans mon cabinet pour fumer et nous avons baisé. C'est d'une banalité édifiante ce que je vous raconte. Mais, à la minute qui suivit, je compris que j'avais Véronique

dans la peau et que ni Chloé ni Jean-Christophe n'allaient pouvoir me l'enlever.

Les dix premiers mois de notre relation, nous avons échangé, je ne sais pas moi, peut-être cent, cent-vingt textos par jour. Nous sommes partis en Guadeloupe et au Texas ensemble. Jean-Christophe et Chloé nous suivaient, sans que nous éprouvions le moindre remords à tricher avec eux. Nous n'avions ni envie de quitter nos familles respectives ni la pulsion suicidaire d'arrêter les feux d'une telle passion sexuelle. Je dis « sexuelle », mais n'y voyez pas un terme limitatif ou euphémistique. Pour moi, c'est le plus beau mot du monde. Le plus ardu et le plus suave. Parfaitement irrésistible. Et puis, un jour, Chloé a fini par me griller. Elle a regardé dans mon portable pour la première fois de sa vie. C'est sans doute cela qui me bouleverse le plus. Elle n'avait jamais eu la présence d'esprit, durant toutes ces années, de me prendre en traître. Elle me dira, pourtant, avoir eu des doutes pendant ces vacances à quatre, au bout du monde. Elle n'est pas conne, Chloé. Mais allez savoir... Elle ne voulait pas ouvrir la boîte de Pandore et regarder dedans, par peur sans doute d'y trouver la chatte de Véronique et un speculum. Je n'avais jamais effacé un seul message en deux ans de relation adultérine. Je suis du genre collectionneur, un peu fétichiste sur les bords. Chloé tomba sur le sanctuaire d'un coup d'un seul. Elle frôla la crise de nerfs, menaça de me retirer la garde des enfants, de porter plainte pour coups et blessures alors que je l'avais simplement giflée pour qu'elle revienne à la raison. Enfin, le scénario habituel et affligeant de la femme trompée au bout de sa vie... Le soir de la grande découverte, elle appela Jean-Christophe et déballa toute la marchandise sans lui épargner le moindre détail scabreux sur mes ébats avec son

épouse. Je vous parle et me remémore cette atmosphère de fin du monde. J'étais affalé sur le canapé du salon, étrangement apaisé, avec le sentiment très net que toute cette histoire devait trouver une telle issue, qu'il ne pouvait en être autrement, de toute éternité. Je n'étais pas pris la main dans le sac comme un vulgaire garnement, j'étais enfin visible dans ma vérité amoureuse, tordue par définition, qui contenait le ferment de tout mon être. Je m'imaginai enfin pouvoir rejoindre Véronique après la tempête, vivre ce que j'aurais dû vivre avec elle depuis le premier jour de notre incandescence partagée. C'était sans compter le suicide de Jean-Christophe, le soir même. Il est passé par la fenêtre de son cinquième étage, dont la vue splendide donnait sur la mer, devant ses deux enfants de cinq et sept ans. Je fus sommé par Chloé de quitter la maison.

Ensuite, je ne me souviens plus très bien. Je suis devenu un errant. La nouvelle s'est ébruitée dans Bastia, des amis m'ont tourné le dos, j'ai perdu des patients qui ne sont plus venus me voir du jour au lendemain, qui changeaient de trottoir quand ils me croisaient dans la rue. Chloé a obtenu sans mal la garde exclusive de Maé et Virginie. J'étais tellement sonné que je n'ai pas trouvé la force de me battre. Je suis retourné vivre chez mes parents, je n'avais même plus l'énergie suffisante pour me faire un œuf sur le plat. À cette époque, pour vous donner un exemple, j'écoutais « Dans les yeux de ma mère », la chanson d'Arno, en boucle dans ma voiture. Et je pleurais, pleurais... Véronique n'a plus voulu me revoir pendant six mois. Elle ne m'a donné aucune nouvelle. Pas un texto, rien. Je me disais qu'elle me tenait pour responsable de la mort de Jean-Christophe. Et j'avais fini par me persuader qu'elle avait raison. J'avais honte, je me sentais comme la dernière des merdes. Et encore,

des merdes... Même un étron aurait eu plus de dignité que moi. Mon père tomba malade assez rapidement après. Son cancer au poumon semblait sceller ma damnation. Je me disais : « Voilà, le mal que tu as fait s'incarne dans cette tumeur gigantesque au poumon droit. Regarde-la bien. Contemple ce que tu as semé, espèce de connard lubrique. » J'ai scruté toutes les IRM, j'ai appelé moi-même La Timone, j'ai adressé mon père aux plus grands pontes de la cancérologie en leur disant « Sauvez-le! », mais en sachant que c'était couru d'avance, qu'avec la cardiopathie qu'il se traînait, à soixante-douze ans, il n'allait pas supporter l'ablation du poumon. Quand on m'a dit qu'il n'avait pas répondu à la chimio, j'ai perdu tout espoir de le voir remis sur pied. Il allait crever à petit feu comme tous ses amis cancéreux partis avant lui, qui ne pesaient que quarante kilos à la fin et n'avaient même plus la force d'enclencher la pompe à morphine. Quand les médecins de La Timone m'ont dit qu'ils voulaient l'opérer quand même, qu'ils allaient tenter le tout pour le tout, qu'il ne fallait pas baisser les bras, j'ai donné mon accord. Toute la famille était derrière moi. Même Georges, mon aîné, c'est vous dire! Et la veille de la mort de mon père, Véronique m'a envoyé un texto. Elle m'a écrit : « J'ai besoin de te voir. » Un truc tout con, laconique. J'ai couru. Il était vingt-deux heures deux. Je suis arrivé chez elle treize minutes plus tard. Ses enfants étaient chez leur grand-mère, on a fait l'amour comme la première fois dans mon cabinet. Comme si tous ces jours d'attente trouvaient leur finalité dans cet acte au fond de sa cuisine, au milieu du lait, de la farine et des casseroles (elle venait de manger une purée). On a baisé trois, quatre fois dans la nuit. Elle en redemandait. Mon portable était sur silencieux. Il est resté sur une petite table en inox jusqu'au

matin. Vers sept heures, j'ai vu les sept appels manqués de ma mère, j'ai entendu sa voix chevrotante sur la messagerie. J'ai compris direct. J'ai appelé, elle m'a dit que papa était mort. Il n'y avait rien de surprenant. J'ai voulu y aller seul, mais Véronique a tenu à m'accompagner. Elle m'avait pardonné. Je lui ai dit « Grimpe! » et on a foncé avec mon 4X4 vers l'aéroport pour prendre le premier avion. On était à la morgue de La Timone à neuf heures moins le quart. Ma mère est tombée dans mes bras et dans ceux de Véronique, qu'elle a remerciée d'être venue.

NINA

Je suis la seule fille de cette famille de dingues. Au-dessus de moi, il y a Georges et Thomas : un avocat trapu, geek, énervé et un toubib rugbyman, obsédé et psychorigide. En dessous, il y a Francescu, mon petit frère. Le seul qui ait les yeux bleus. Contrairement à Georges et Thomas, je ne me la pète pas du tout en roulant dans un tank. Les engins gigantesques sont souvent là - vous le reconnaîtrez certainement si vous roulez dans un 4X4 en ville - pour éponger des complexes intimes et douloureux. Eh non ! Je m'appelle Nina Santini, j'ai trente-trois ans, je suis professeure des écoles à Lyon, je roule en Mini Cooper et j'écoute Chérie FM. La veille de la mort de mon père, j'étais allée au théâtre avec ma femme, Samira, voir *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco. Je l'avais déjà vue dans une petite salle parisienne il y a une quinzaine d'années, mais c'était une première pour Samira. J'avais eu ma mère au téléphone dans l'après-midi. Elle était inquiète. Pourtant, les infirmiers n'avaient de cesse de la rassurer en utilisant le mot « convalescence ». Elle ne voulait pas se laisser submerger par ses peurs, ne serait-ce que pour donner le change auprès de papa, qui pleurait beaucoup les dernières semaines. D'ailleurs, il ne souhaitait même plus me parler au téléphone. Je faisais semblant de rire en soufflant à ma mère qu'il allait avoir la voix de Robocop quand il se serait rétabli. Après *La Cantatrice chauve*, Samira et moi sommes allées dîner dans un bouchon. Cela faisait une éternité que nous n'avions pas laissé nos enfants, Iris et Stella, à un baby-sitter pour passer un moment à deux, le soir. J'ai pris une andouillette, mon épouse une quenelle de brochet. Nous avons un sentiment de liberté complètement euphorisant. Tout nous paraissait soudain

absurde, à la Ionesco. Nous nous posions des questions à la con, du style : « Mais pourquoi deux nanas comme nous ont voulu des enfants déjà ? », « Quand est-ce qu'on s'en va dans une yourte loin du monde sans eux ? », « On va attendre d'être vieilles et séniles pour sortir un peu plus souvent ? » Après quelques verres de Saint-Amour, nous remettions en question l'existence de Dieu. Samira me parlait de son projet de thèse sur les points de similitude dans les rapports au temps de Husserl et de Heidegger. Elle est chargée de TD au département de philosophie de l'université Lumière à Lyon, ma femme. Ce soir-là, je la regardais avec les yeux de Chimène. Chimène fatiguée par le quotidien avec deux Péruviennes adoptées dix mois plus tôt... Mais Chimène quand même. Pendant le dessert, nous avons parlé de mon père, mais je ne sais plus ce que nous nous sommes dit. Sans doute des choses très banales comme « J'espère que ça ira mieux dans quelques jours » ou encore « J'ai trouvé ma mère très fatiguée au téléphone ». Je me souviens aussi que Samira m'a répété qu'elle appréciait beaucoup mon père. Cette remarque m'a touchée car ma femme faisait fi de tout le racisme qu'elle avait enduré dans ma famille depuis le jour où elle était venue pour la première fois en Corse. Elle n'était dupe de rien, surtout pas du mépris de classe de mes parents à son endroit. Oui, du mépris de classe. Appelons les choses par leur nom. Elle avait beau être professeure à l'université, cette donnée socioculturelle paraissait superflue si on la comparait à l'impact dévastateur du signifiant de départ : arabe. Samira y était épinglée comme un papillon pris au piège. Elle avait beau se débattre, ça avait saigné, et elle conservait dans la poitrine cette offense faite à son être. Mes parents la toléraient, elle le savait et oscillait à son insu entre l'outrage et la reconnaissance. Husserl et

Heidegger n'y pouvaient pas changer grand-chose. Samira avait engrammé des réflexes de victime, en acceptant un traitement de défaveur. Bien sûr, celui-ci ne se manifestait pas dans les paroles. Il était bien plus insidieux, il allait se nicher dans les regards baissés, les silences entre deux phrases toutes faites, les contournements collectifs d'événements surmédiatisés, comme les attentats de Paris, au cours desquels mes parents se sont bien gardés de prononcer le mot islam, en présence de mon épouse. J'oubliais : Samira est aveugle. Non, ceci n'est pas une blague. J'ai d'ailleurs failli croire moi-même à une plaisanterie quand je l'ai pour la première fois contactée sur une application de rencontres, il y a presque six ans. Elle m'avait donné rendez-vous dans le café PMU en bas de chez elle. J'ai toujours été beaucoup plus émue par les personnes atteintes d'un handicap que par le commun des mortels. Elles ont ce je-ne-sais-quoi qui me donne envie d'aller vers elles, de leur parler, de communier. J'ai connu une sourde-muette à la fac, une Congolaise rasta, savant mélange de Catherine Deneuve et de Mike Tyson. Et avec elle aussi, ça a matché ! Six mois. Mais j'avais beaucoup de mal avec le silence pendant nos repas. Avec les mots, c'est déjà long... Alors sans, c'était juste intolérable. Surtout quand on se disputait. Car on se disputait assez régulièrement. Samira parle beaucoup, trop parfois. Mais je l'aime. Il suffit qu'elle me demande où je suis alors que je suis juste derrière elle pour que je fonde. Je la prends alors par la taille, doucement, pour ne pas l'effrayer. Je lui murmure « C'est moi », même si elle sait déjà que c'est moi. La seconde d'avant le premier frôlement, elle perçoit de qui il s'agit. J'ai assisté à ça plusieurs fois, c'est juste insensé. Diable, comme je l'aime ! Je ne laisserai à personne le droit de la traiter de sale gouine arabe et aveugle, même pas à Ionesco dans

un moment de radicale absurdité. Après avoir dîné, nous sommes rentrées à la maison. Il devait être minuit passé. Le baby-sitter s'était endormi sur notre fauteuil club avec son livre sur les genoux. *À la recherche du temps perdu*. Il prépare son bac français. Il est parti, nous avons embrassé Iris et Stella et puis nous nous sommes couchées. Ma mère n'a pas tenté de me joindre. C'est mon frère, Thomas, qui m'a appelée vers sept heures. J'étais dans la salle de bains et j'écoutais Brigitte Fontaine sur mon téléphone. Il était sur la route vers l'aéroport et il m'a dit : « Viens, papa est mort », la voix absolument claire, directive même. J'ai appelé ma mère sur le champ, j'ai dû lui hurler un truc comme : « Ma petite maman, j'arrive. » Elle sanglotait, je ne l'entendais presque pas. J'ai pris le premier train, seule. Samira a géré les filles et m'a rejoint dans l'après-midi.

VENEZ VOIR COMME IL EST BEAU

La morgue, 8 h 47

Thomas est finalement tranquilisé d'avoir Véronique avec lui car il n'a jamais su faire avec le chagrin des femmes. Il se dit que sa mère va avoir une oreille attentive tout au long de la matinée et qu'il pourra plus sereinement remplir les formalités administratives en vue du transport du corps de son père en Corse et de ses obsèques à venir. Il n'éprouve pas encore de douleur particulière. Les larmes seront pour plus tard, il ne faut pas se laisser assaillir par les effluves du regret et du manque maintenant.

En donnant mon accord pour l'ablation du poumon, je savais bien que mon père avait vingt à vingt-cinq pour cent de chances de s'en sortir. J'ai menti à mes parents en parlant d'une chance sur deux, mais je ne me suis jamais voilé la face.

Véronique s'étonne de l'impassibilité de Thomas dans l'avion. Elle voit ce grand rugbyman d'1 mètre 92 lire *Corse Matin* et *Les Échos* avec une décontraction digne d'un chef d'Etat un jour de victoire de Coupe du monde. Elle, en revanche, dans son manteau en plume d'oie et ses bottines *Prada*, a sombré dans une sidération aux limites du dégoût de vivre. Combien de soirs avait-elle songé à rappeler Thomas depuis la mort de Jean-Christophe? Elle s'était décidée à le faire la nuit de la mort de Claude!

Depuis des mois, je rédigeais des textos de détresse sans oser les lui envoyer. J'espérais qu'il fasse le premier pas pour me faciliter la tâche. Je me promettais de réagir au quart de tour, à la moindre sollicitation de celui qui continuait de me faire rêver comme l'adolescente que j'avais été, amoureuse de Mark Paul Gosselaar, le héros de *Sauvés par le gong*.

Le suicide de Jean-Christophe empêcha longtemps Véronique de renouer avec cette évidence. Elle avait somatiquement oublié l'effet que Thomas lui faisait. Elle devait absolument en découdre avec cet enfer psychologique l'ayant mené à de tels actes de fourberie, d'hypocrisie, de trahison. Ses enfants sont suivis par une psychologue spécialisée dans le traumatisme. Enora et Charly ont fait de terribles dessins mettant en scène des personnages minuscules en train de tomber de fusées spatiales gigantesques. Véronique a, par mégarde, vu l'un d'eux (la psychologue se gardait bien de les lui montrer) : elle a été choquée par la crudité des couleurs et des formes. Tout prenait un aspect sanguinolent, putride, surtout la mer, dessinée avec un feutre marron foncé par Charly. Une mer très agitée, sur laquelle voguaient des espèces de bateaux inachevés, avec lisiblement écrit « Papa » en haut de la coque.

Quand Jean-Christophe reçut l'appel meurtrier de Chloé, Véronique était dans la cuisine et les enfants jouaient dans leur chambre. Un bon quart d'heure s'écoula entre le début de l'appel et la défenestration. À l'autre bout de la ligne, après quelques minutes de déchaînement, Chloé avait retrouvé un certain calme. Elle lisait à Jean-Christophe, à voix haute, les SMS de Véronique envoyés les dernières semaines à son cher et tendre. Elle insistait bien sur le caractère obscène de certains, trouvant même des photos dénudées au petit bonheur la chance. Jean-Christophe s'était accroupi dans le couloir, sous une gravure de Mucha, et il observait son épouse au loin, en train de faire réchauffer une tarte aux endives de chez *Picard*. Comme elle n'avait pas ses lunettes, la longue femme aux cheveux châtons percevait à peine la silhouette de son mari et ne se rendait compte de rien. Les enfants, eux, saisirent l'étrangeté de la situation, surtout

au moment où leur père se mit le visage dans les mains et poussa de petits cris de belette phtisique. Ils crurent à un jeu et accoururent tous les deux pour le rejoindre. Ils firent un tel chahut que Véronique, toujours dans l'ignorance la plus totale, demanda à tout ce petit monde de faire moins de bruit et d'allumer la télévision pour regarder le journal de 20 heures. C'est lorsqu'elle déboula dans le salon et demanda, sur un ton très sec, où était la foutue télécommande, que Jean-Christophe se dirigea vers la fenêtre et l'enjamba, non sans avoir posé le téléphone sur la table *Habitat* en inox, le cadeau de mariage de ses parents. Dans un mouvement machinal, Véronique se saisit du portable de son époux et se fit traiter de salope par Chloé, au moment même où elle disait allô. Il est des télescopages malheureux qui ne laissent pas la part belle à la politesse. Véronique en sait maintenant quelque chose.

Pour elle, cette soirée eut l'effet d'une explosion sans précédent. Elle semblait condenser toutes ses hantises. En quelques secondes, ce qu'elle appréhendait le plus au monde s'était produit. La double vie qu'elle menait avec une dextérité de maîtresse femme ragaillardie par l'amour s'était fracassée contre un principe de réalité sans faille, qui ne laissait la place ni à la pitié ni à l'excuse. Son juge intérieur la condamnait d'autant plus fermement que ses propres enfants avaient assisté à la scène et existaient dorénavant dans sa vie comme des mémoires horrifiées, perpétuellement en demande d'oubli.

Véronique s'était même figurée qu'Enora et Charly allaient rompre tout lien avec elle, une fois adolescents, quand ils apprendraient les tenants et les aboutissants de cette infâme histoire. Et puis, le temps avait passé et sa culpabilité avait

baissé la garde. Le quotidien, âpre et sirupeux, lui avait rappelé pourquoi elle en était arrivée à de tels jeux de manipulation. Elle ne rejetait la faute sur personne, certainement pas sur ce pauvre Jean-Christophe. Elle constatait seulement, au détour d'un souci professionnel, d'une prise de bec avec ses gosses ou d'une conversation mortellement ennuyeuse avec sa mère, combien elle avait eu raison de vivre une passion. Elle se pardonna son imposture, au nom de la duplicité de la vie, de son caractère foncièrement ambigu et mensonger. Son amour pour Thomas avait poussé sur des éboulis d'illusions en ruine : les illusions du couple, de la maternité, de l'amitié, de la stabilité. Tous ces concepts s'étaient peu à peu étiolés pour laisser place à un sentiment d'absurde de plus en plus lancinant, autorisant tous les excès, toutes les dérives. Pourvu que les apparences aient été bien gardées. Thomas et Véronique faisaient en effet reposer leur contrat sur un silence mutuel, au nom de leur sacro-sainte famille respective. Ils avaient tous les deux à cœur de préserver leurs enfants des tourments de la vie adulte. Jean-Christophe et Chloé étaient là pour assurer l'intendance et le semblant parce qu'ils voulaient bien remplir ces fonctions, parce qu'ils ne demandaient même que cela. Thomas et Véronique appelaient tous les deux leur quotidien « la poubelle », en se gardant bien de rêver d'une cohabitation, un mot qu'ils diabolisaient, en pointant sa dimension asphyxiante et aliénante.

À la morgue de La Timone, la mère de Thomas, Fabienne, emmène son fils et Véronique vers le corps de Claude. Elle est emmitouffée dans un gros manteau rouge brique, qui laisse à peine apparaître sa silhouette de petite femme sexagénaire, presque maigre, ses lunettes en écaille pourpre *Burberry*, les cheveux blancs à défaut d'être teints en blond, comme elle en a l'habitude. Elle a été dévouée à Claude

tout au long de ces mois de maladie, au point d'en avoir perdu le sommeil et l'appétit. Fabienne ne se ménageait plus car elle faisait passer son mari avant elle, avec la conviction suprême qu'elle effectuait son devoir. Cette certitude était indéboulonnable et l'avait amenée aux confins du sacrificiel, guidée par une irrésistible jouissance à donner son existence pour quelqu'un d'autre. Fabienne n'a pas attendu la mort de Claude pour s'adonner à cette tendance. Elle a toute sa vie eu la volonté de passer derrière ceux qu'elle aimait, dénonçant avec véhémence les épouses et les mères qui ne partageaient pas son sacerdoce. Claude et ses enfants étaient ses priorités absolues, de l'aube au crépuscule et du crépuscule à l'aube, été comme hiver. Il n'y avait pas eu un jour, un seul, qui ne fût dédié à cette vie domestique. « Venez voir comme il est beau », murmure-t-elle dans un sanglot, avant de pousser Thomas et Véronique vers le corps inanimé. Claude est encore en pyjama, avec une barbe de quelques jours qui lui donne une apparence de brigand évadé de La Joliette. Thomas s'agenouille devant la dépouille de son père. Il s'effondre pour la première fois de la matinée, la main de Véronique doucement posée sur son épaule. « Je n'ai pas pu te sauver, je n'ai pas pu ». Fabienne se tient la tête dans les mains, sans pouvoir ajouter quoi que ce soit à l'aveu d'impuissance de son fils bien-aimé. La médecine n'a rien pu faire, malgré les avancées scientifiques, malgré les éclats de génie des chercheurs du monde entier. Claude ne sera jamais sur la liste des rescapés. La mort a gagné la partie. C'est l'aspect définitif de cette victoire qui assomme Fabienne. Ces derniers mois, elle a vécu sur la sellette, dans l'hypothétique, sans jamais camper sur de l'intangible. Là, « c'est du mastoc », comme aurait dit Claude Nougaro. Le corps refroidit minute après minute, se raidit et s'éloigne

toujours davantage du vivant, du mouvement dans lequel celui-ci s'incarnera pour les siècles des siècles. Il s'obstine dans une stase défiant la biologie. Ici, plus de prolifération anarchique ni d'hypertension artérielle. Fabienne s'est souvent figuré la mort comme une place vide après un marché, le dimanche. Les grappes de raisin fraîches, les poires juteuses, les potirons géants, les poulets à la broche, les fritelle, les pâtés de canard succulents ont déserté. Il reste, çà et là, des traces de viande en sauce, de la laitue écrasée et des monceaux de fruits éclatés sur le sol pluvieux. Mais tout va pourrir ou disparaître à coups de grandes eaux dans l'heure qui suivra. Elle s'est maintenant assise sur une chaise, tout près de Claude. Véronique s'est mise à sa gauche, son sac à main sur les genoux. Elle a attaché ses cheveux auburn, lui a pris la main et se contente de répéter « Du courage » toutes les deux ou trois minutes, comme pour scander les sanglots de Fabienne. « Je suis veuve ! Je suis veuve ! », hurle celle-ci, en regardant Véronique dans le blanc des yeux.

— J'aurais voulu lui répondre que moi aussi, mais je me suis réfréné par une décence que je vivais comme injuste. Le destin ne m'a pas autorisée à vivre le deuil de Jean-Christophe. Une chape de bonne morale s'est écrasée sur moi, me limitant dans mon propre chagrin. Et pourtant, j'avais aimé mon époux à proportion peut-être que je l'avais trahi, avec le même désarroi, la même certitude. Il a été un père magnifique, un complice d'instantanés rares, sauvés d'une bouillie profane et monotone. J'aurais voulu, moi aussi, hurler ma condition de veuve et la jeter à la figure de l'univers, assumer à l'excès mon affliction devant un tel acte de désespoir. Je n'ai même pas pu voir le corps.

À la mort de Jean-Christophe, Véronique et Thomas

furent abominés, au point que l'un des frères du défunt menaça Thomas à la sortie de son cabinet. Ce dernier vécut la peur au ventre de longs mois, jusqu'à songer à quitter la Corse et s'installer au Canada, une idée à laquelle il renonça pour ne pas s'éloigner de ses enfants et de ses parents. Étonnamment, cette peur de mourir assassiné s'était muée, au fur et à mesure, en une résignation. L'existence lui paraissait parfois si fade sans Véronique qu'il se surprénait à souhaiter que le frère de Jean-Christophe débarque, un révolver sous l'anorak, pour le descendre proprement, sans autre forme de procès. Il achèverait ainsi le tableau sublime de cette passion qui, jusqu'au bout, n'aurait pas toléré les petits arrangements avec la tiédeur. Mais cette vendetta n'eut jamais lieu. Véronique a toujours pensé que le frère de Jean-Christophe aurait tout à fait pu commettre ce geste si elle n'avait pas eu d'enfant. D'ailleurs, elle est persuadée qu'il l'aurait exécutée elle aussi, dans ce cas de figure. Enora et Charly avaient sauvé le couple adultérin car ces assassinats n'auraient fait qu'ajouter du malheur à leur malheur. Le frère de Jean-Christophe n'est pas homme à craindre la prison. Il a trempé dans des affaires de drogue qui l'ont mené plusieurs fois à de courts séjours de détention au centre pénitentiaire de Borgo. Ce suicide a anéanti sa famille entière, il aurait torturé les coupables s'il avait pu exaucer ses rêves. Mais il était très proche de ses neveux avant le drame, assez intelligent pour comprendre le conflit de loyauté dans lequel Enora et Charly se trouvaient. Tuer Thomas et épargner Véronique aurait peut-être été une solution, mais cette issue lui paraissait finalement lâche. Pourquoi l'amant, lui-même père de famille, aurait-il dû payer pour le tandem pervers ? Il abandonna cette idée, non sans avoir campé de nombreuses nuits dans sa voiture,

au fond du parking souterrain donnant sur le cabinet de Thomas, un *Beretta 92* dans sa boîte à gants.

L'agent administratif amène Fabienne, Véronique et Thomas dans une pièce sombre, entre deux chambres mortuaires, dans laquelle il énumère les différentes étapes du dispositif de rapatriement de cercueil. De nombreux Corses meurent chaque semaine dans les hôpitaux marseillais. La traversée de la Méditerranée peut se faire en avion ou en bateau, mais le transport aérien nécessite, selon l'agent, douze à vingt-quatre heures supplémentaires. Thomas a préalablement contacté l'un de ses amis proches à Bastia, le directeur de la plus grosse société de pompes funèbres de la ville. Avant même son arrivée à La Timone, le jeune homme a réglé avec lui les principales contingences : le corps voyagera par bateau et ne sera pas visible à l'église. Le cercueil sera scellé avant son départ de la morgue. Le bateau partira en début de soirée, vers dix-sept heures et des poussières. Fabienne est soudain prise de convulsions. Véronique et Thomas la soutiennent tous les deux.

— Mon mari! Mon mari! Je ne veux pas! Thomas, papa n'est pas mort. Dis-moi que ce n'est pas possible!

Véronique, drapée dans son carré Hermès, prend Fabienne par le bras et lui propose de sortir du bureau. Dans l'avion, Thomas lui a confié cette mission d'écoutante. Il l'a prévenue que sa mère allait vraisemblablement donner libre cours à ce que les médecins appellent le « syndrome méditerranéen », cette avalanche émotionnelle assourdissante et insupportable pour celui qui n'en est pas affecté. Véronique sait bien ce dont il s'agit. Infirmière dans un Ehpad, elle vit chaque jour de telles situations de désespoir.

— Il est mort dans mes bras. Il m'a demandé de l'asseoir et j'ai entendu un bruit à l'intérieur de lui. Quelque chose qui a

lâché. Et il s'est crispé, tout d'un coup. Je n'oublierai jamais cette image, ce moment. J'ai déjà eu ma voisine morte dans mes bras il y a une quinzaine d'années. Cela devait être une rupture d'anévrisme. Quand sa fille a appelé au secours, elle s'était déjà éteinte, comme ça, en une seconde. Mais là, c'est pire. Il était encore en vie, il m'a parlé! Il m'a demandé quelque chose, Madame!

Fabienne appelle Véronique « Madame » à défaut de l'appeler « Maître ». Elle paraît s'adresser à une avocate qui aurait été chargée de jauger ses dires, d'en prendre bonne note afin de monter un dossier à charge contre une instance céleste malhonnête. Dans son manteau rouge, elle continue de toucher ses cheveux blancs avec fébrilité. Elle manque de sommeil et n'arrive parfois plus à garder les yeux ouverts. Véronique a alors le sentiment d'être parfaitement substituable. La mère de Thomas lui parle parce qu'elle est là. Elle pourrait tenir le même discours à n'importe qui. A-t-elle d'ailleurs pris conscience qu'elle est face à cette Véronique conspuée, méprisée, depuis de si longs mois? En apprenant les circonstances de la mort de Jean-Christophe, Fabienne et Claude furent immédiatement convoqués dans la stupeur et la colère. S'ils proposèrent à Thomas d'habiter momentanément chez eux, ils ne tarirent pas de griefs à son endroit. Chloé, leur belle-fille exemplaire, la maman de leurs petits-enfants chéris, n'avait pas mérité une mise au pilori pareille! Claude invita son fils à prendre ses responsabilités sur un ton catégorique, sans aucune compassion. Thomas avait beau pleurer toutes les larmes de son corps dans leur cuisine en formica, rien n'y changeait.

— Tu devrais essayer un traitement contre la chute des cheveux, dit un jour Fabienne à son fils.

— Pourquoi?

— Parce qu’il provoque la chute de la libido. Et c’est la meilleure chose qui puisse t’arriver !

Ayant donné naissance à Thomas, Fabienne sentait parfois même la mort de Jean-Christophe sur sa conscience ! Claude a été le premier à s’adoucir. Un jour où sa femme se lamentait une énième fois en disant qu’elle avait honte d’appeler Chloé pour avoir des nouvelles de ses petits-enfants, il a été pris d’un fou rire. Le premier depuis longtemps.

— *Ohimé*¹ ! On ne va pas porter le deuil de ce pauvre type toute notre vie ? C’est comme ça, c’est comme ça. Si ça se trouve, il s’est bazarde pour d’autres raisons, qu’est-ce que tu en sais, toi ? Thomas a trompé Chloé, d’accord, mais il n’a pas non plus jeté ce Jean-Christophe par la fenêtre !

Fabienne pensa alors aux blagues salaces au sujet d’Auschwitz ou du petit Grégory. Elle eut un mouvement d’effroi. Le temps passant, l’événement le plus monstrueux, le plus aberrant, devenait communicable. Parodiable même. Les mots prenaient l’horreur dans leur sillage. Ils la relativisaient, la tannaient, la rendaient comestible. Dans Bastia, elle savait qu’une plaisanterie circulait autour de ce que les gens appelaient dorénavant un fait divers. « Qu’est-ce qui a des cornes en 4G et qui tombe de cinq étages ? Jean-Christophe Lovisi et son téléphone ! » Elle avait longtemps refusé cet exercice de banalisation masquant mal la honte et le regret. Et puis, il fallut bien continuer de vivre. Elle comprit Claude quand il agitait sa main et affichait un sourire sceptique, en s’attachant de moins en moins à considérer la mort de Jean-Christophe Lovisi comme une pure tragédie. Mais elle est désormais froide, la main de Claude. Dans le train vers Marseille, Nina rêve de la serrer. Elle arrive à la morgue vers onze heures, le visage trempé par la pluie et les larmes.

1 - Purée !

Elle a beau avoir mis la capuche de sa parka noire, cela n'a pas suffi pour la protéger de la tourmente. Nina a la même manière que Thomas de prendre sa maman dans les bras et de plonger ses yeux vairons dans les siens. Avec sa coupe courte et son nez en trompette, elle ressemble tant à sa mère qu'on pourrait s'y tromper. Véronique en est choquée. Nina la salue poliment.

— Voilà la pute de mon frère. Ah, elle est belle, l'amitié. Il n'y a pas plus grotesque que de baiser caché. On ne peut pas mourir fier quand on triche en baisant.

Nina veut se recueillir au plus vite près du corps de son père, mais doit attendre de longues minutes dans le couloir sentant la naphthaline. Une thanatopractrice est en train de faire son travail. Elle se met alors en position accroupie devant sa mère, la regarde sans dire un mot, comme tous les enfants tristes. Fabienne pense alors à la grosse valise contenant les vêtements de ces semaines entières d'hospitalisation. Elle a dû rester dans la chambre d'hôpital.

— J'ai regroupé tous les habits de ton père. Je ne voulais pas reprendre le pyjama qu'il portait hier. Je voulais le donner aux bonnes œuvres et tu sais ce que m'ont dit les infirmières? Qu'elles ne voulaient pas les affaires des gens malades et que tout allait être brûlé! Parce qu'un cancer, c'est contagieux, peut-être? Alors, j'ai repris le pyjama. Il est dans cette valise. Je le laverai et je le donnerai à l'un de vous.

— Je le veux bien, dit Nina.

Elle se souvient des batailles de polochon du dimanche matin avec ses parents, quand Thomas, lui, préférait la console. La dernière image que Nina a de son père date de l'été précédent. Elle l'a embrassé sur le perron de la

villa familiale, à la fin du mois d'août. Lyon et Marseille ne sont qu'à deux heures trente l'une de l'autre, mais elle n'était pas parvenue à organiser un seul week-end pour descendre dans le Sud durant l'hospitalisation de Claude. Rétrospectivement, cela lui paraît si stupide... Pourquoi n'a-t-elle pas prédit une telle issue? Depuis qu'on lui avait retiré le poumon atteint, il diminuait à vue d'œil. Il ne se nourrissait plus par crainte d'une fausse route, ne parvenait plus à s'exprimer correctement, était assailli d'attaques de panique à répétition... Nina est hébétée en y songeant. Tout laissait à penser qu'il ne survivrait pas. Et puis, subitement, elle comprend ce qui l'a menée à une telle passivité : son frère Thomas a tout pris en main depuis l'arrêt de la chimiothérapie, au mois de juillet. Il a littéralement orchestré les soins depuis Bastia, ne se contentant pas simplement d'évaluer les capacités cardiaques de son père. Il s'est entretenu plusieurs fois avec le chirurgien et l'équipe médicale, a même sollicité un rendez-vous avec la cadre du service d'oncologie pour organiser son admission. Les pensées de Nina s'enchaînent sans qu'elle puisse les arrêter, comme si elles étaient prises dans un nœud logique implacable. Elle prend conscience qu'elle a, tout au long de ces mois, donné tout pouvoir à Thomas, en lui laissant la mission de sauver leur père et en ne doutant absolument pas de sa capacité à y parvenir! Fabienne la serre dans ses bras.

— Ma fille, papa n'aurait pas supporté de vivre diminué. Il avait son orgueil, tu sais bien. Si on n'avait pas tenté l'opération, il serait en train d'agoniser dans d'atroces souffrances à l'heure qu'il est. La radiothérapie n'aurait pas pu le sauver. Son cœur s'est arrêté dans la nuit, il n'a même pas eu le temps de comprendre... C'est mieux comme ça.

— Mais qu'est-ce que tu en sais, toi, d'abord? Tu ne

t'entends pas parler ? On dirait Thomas ! Depuis trois mois, on pense comme Thomas, on parle comme Thomas, on ment comme Thomas ! Mais en attendant, papa est mort...

Fabienne recommence à raconter l'histoire de la dernière nuit, le malaise de Claude, l'appel aux infirmières, les minutes d'attente, la nouvelle du décès... Elle a besoin de se décharger, encore et encore, de ce réel inapprivoisé, saturant.

— Et Samira ? Et les enfants ? demande-t-elle à un moment donné, en sortant du cauchemar ressassé.

Nina n'a pas le temps de commencer sa phrase que Thomas sort du bureau administratif. Il embrasse chaleureusement sa sœur, lui présente Véronique en serrant fort la main aux deux femmes en même temps. Puis, il dit à voix basse :

— Georges arrive de New Delhi dans l'après-midi, je vais essayer de le prévenir le plus tôt possible car il risque de recevoir des messages de condoléances sur son téléphone, à peine arrivé sur le tarmac. Je n'aimerais pas qu'il soit au courant de la mort de papa par quelqu'un d'autre que moi.

— Je croyais que tu ne parlais plus à Georges, lance Nina à Thomas.

— En ces circonstances, je vais faire une exception.

— Tu as raison, murmure Fabienne. Préviens Georges, dis-lui de nous rejoindre. Moi, je n'ai pas la force de l'appeler. Quand on se fâche avec quelqu'un, c'est vrai qu'on ne va pas à ses obsèques. Mais quand ce quelqu'un est son père, c'est différent. Il faut qu'il vienne. Sinon, il risque de le regretter toute sa vie.

— Mais tu crois que Georges veut venir ? demande Nina à sa mère.

— Je ne parle pas de vouloir, je parle de devoir.

— Et le caveau est prêt ? poursuit Thomas.

— Oui, mon fils. Tata Marité s’occupe de tout. Papa avait insisté par trois fois auprès de Marité pour reposer entre son père et sa mère. En même temps, où vouliez-vous le mettre ? Y a-t-il un plus bel endroit au monde pour se reposer éternellement ? Entre son père et sa mère, mon Claude ! Comme au début !

Même s’il avait tout prévu, Claude n’avait jamais parlé obsèques à sa femme. Il avait soigneusement évité le sujet, surtout durant sa maladie. Évoquer son caveau lui aurait fait mettre un pied dans la tombe, et il n’avait même pas l’envie d’y mettre un doigt, tant il craignait l’imminence de la fin.

— Comme il sera bien entre Babò et Mamò ! Comme il va se reposer de tout. Oh, après tous ces mois de misère, comme il le mérite ! Moi, en revanche, quand je mourrai, je demanderai que mes cendres soient jetées dans la *machjà*², qu’on ne m’envoie ni fleurs ni couronnes. Je n’ai envie de traverser ni la mer ni le village ! continue Fabienne.

Nina soupire.

— Un par un, Maman, s’il te plaît !

La porte de la chambre mortuaire s’ouvre. L’agent funéraire esquisse un léger sourire et indique à la famille qu’elle peut se recueillir auprès du défunt. Nina retire enfin sa parka, qu’elle accroche à un porte-manteau de fortune dans le couloir. Elle se précipite dans la pièce et prend la tête de son père entre ses mains, en murmurant des mots que la petite assemblée ne discerne pas. Véronique a toujours le bras de Fabienne autour du sien. Claude a été impeccablement rasé et la consigne de lui mettre son pull bleu anthracite, celui qu’il préférait d’entre tous ses pulls, a été respectée.

2 - Maquis

— Il l'a cherché dans le placard trois quarts d'heure avant de partir à l'hôpital. Il l'aimait, je ne sais pas pourquoi. Il est moche, regardez. Il est élimé aux manches en plus. Il était bizarre, votre père, mes enfants! s'écrie Fabienne.

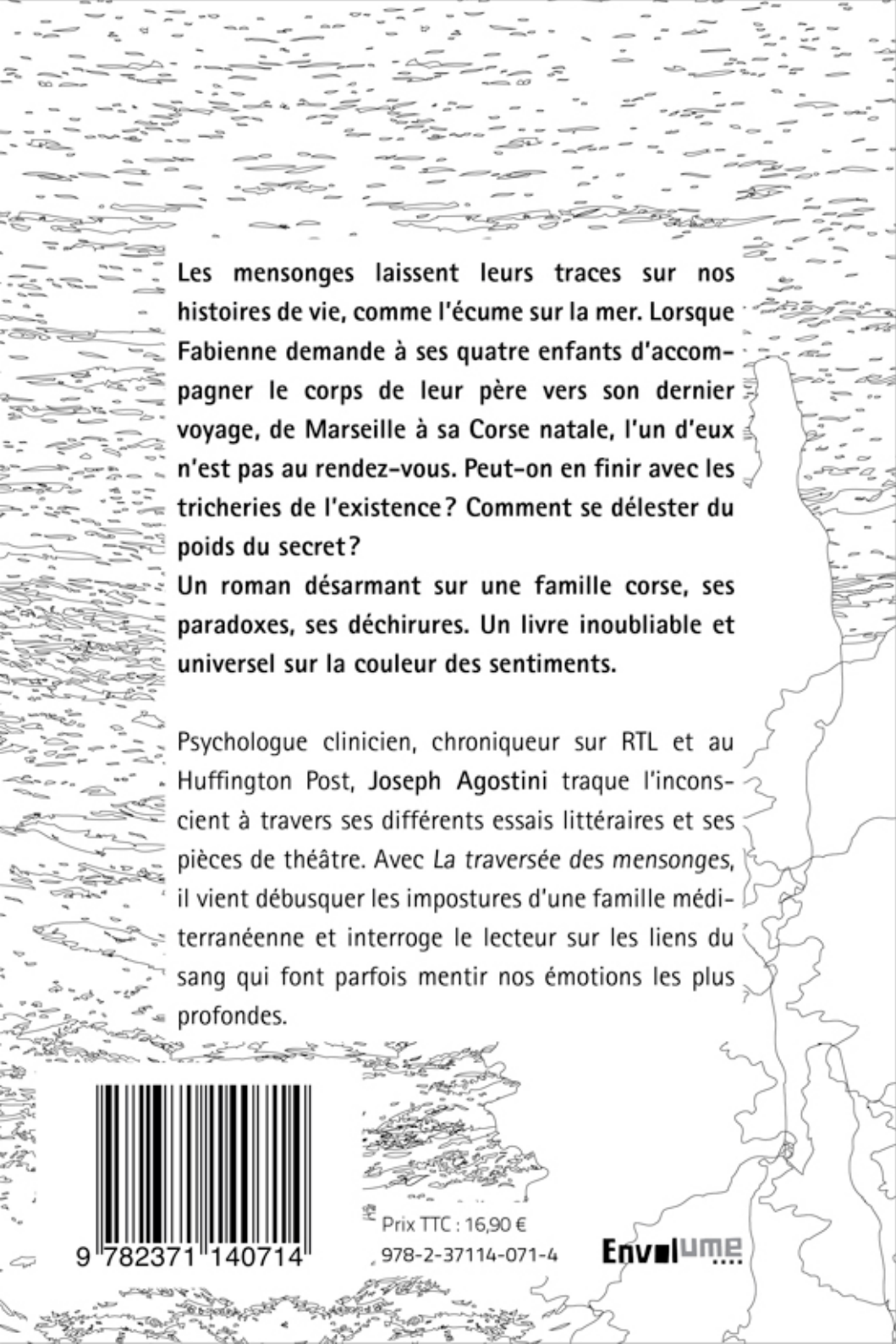
Thomas embrasse le front de Claude. Il sent qu'il est plus glacé que l'heure précédente. Ce détail le dévaste. Le fils ne quitte pas le père des yeux pour se persuader que c'est vrai, que, désormais, il ne pourra plus le voir qu'ainsi. Un souvenir lui revient : Claude, en train de lui parler d'un grand châtaignier, lors d'une promenade en forêt. Thomas avait dix ans, Nina sept. Les enfants regardaient l'arbre et se disaient qu'il était vieux, très vieux.

— Vous voyez, leur dit Claude, c'est l'arbre nourricier de la Corse. Sans lui, l'île n'aurait pas connu une telle prospérité! Regardez les coffres, les bancs, les tables... Tout est châtaignier, ici! Vous pouvez le remercier!

Nina caresse maintenant le pull bleu. Puis, elle sort de son sac une écharpe bleue, qu'elle met délicatement autour du cou de son père. Il aimait faire des cadeaux individuels à ses enfants. Même si Fabienne avait toujours besoin de lui rappeler les dates d'anniversaire des uns et des autres.

— Tiens, c'est l'écharpe que tu m'avais offerte pour mes vingt ans. Tu te souviens, papa, de cette belle écharpe?

Le silence lui répond, mais cela n'a pas beaucoup d'importance. La mort est la réponse, désabusée, résignée à toutes les marques de tendresse de la Terre. Elle s'impose dans une réalité stricte, qui laisse Claude assujéti à l'amour des siens, enfin voué à être regretté et adoré, jusqu'à ce que ses proches, repus, arrêtent d'y penser.



Les mensonges laissent leurs traces sur nos histoires de vie, comme l'écume sur la mer. Lorsque Fabienne demande à ses quatre enfants d'accompagner le corps de leur père vers son dernier voyage, de Marseille à sa Corse natale, l'un d'eux n'est pas au rendez-vous. Peut-on en finir avec les tricheries de l'existence? Comment se délester du poids du secret?

Un roman désarmant sur une famille corse, ses paradoxes, ses déchirures. Un livre inoubliable et universel sur la couleur des sentiments.

Psychologue clinicien, chroniqueur sur RTL et au Huffington Post, Joseph Agostini traque l'inconscient à travers ses différents essais littéraires et ses pièces de théâtre. Avec *La traversée des mensonges*, il vient débusquer les impostures d'une famille méditerranéenne et interroge le lecteur sur les liens du sang qui font parfois mentir nos émotions les plus profondes.



9 782371 140714

Prix TTC : 16,90 €

978-2-37114-071-4

Envolume